

sang est celui de «lier», rôle bâtisseur qui explique la formation et le développement de l'embryon, puis la croissance de l'être humain (le sang «die» alors l'alimentation en chairs).

Toutefois, certains passages des textes médicaux consacrés aux «substances qui rongent» attestent que le sang peut avoir un rôle pathogène. Le sang, animé alors par un souffle pathogène, se met à «manger», lit-on dans les textes. Il y aurait alors inversion pathologique du rôle du sang, ce qui en ferait un facteur particulièrement dangereux du fait de sa présence dans tout le corps. D'autres textes indiquent que, lorsque le sang ne lie pas

les éléments composant le corps ou les aliments qui y pénètrent, il bloque le passage des souffles de vie. L'interprétation égyptienne des processus morbides tient compte des conceptions physiologiques de l'époque.

Le *ââ*, source de vie et source de troubles

Le *ââ* est une autre substance qui joue parfois un rôle pathogène. Un passage du traité de physiologie du papyrus Ebers indique qu'il provient du corps : «Quatre conduits se divisent au niveau de la tête et se déversent dans la nuque, puis ensuite, forment un réservoir. Une

source / puits de *ââ*, c'est ce qu'ils forment extérieurement à la tête.»

Il existe toute une famille de mots appartenant à la même racine linguistique *ââ* et trouvés dans des contextes variés. Il y a tout d'abord un rapport avec l'eau fertilisante, celle du Nil, nommée parfois *âât*. Dans les substantifs de la famille *ââ*, on retrouve constamment l'idée de «semence», émanation corporelle divine. Si le *ââ* n'est pas uniquement le sperme, il garde toujours, dans les textes médicaux et non médicaux, le sens vague de fertilisant d'origine corporelle. On retiendra le sens de «sécrétion corporelle», de fluide parfois émis par les corps des dieux et

Les médecins, techniciens de la maladie

Le nombre de papyrus égyptiens est suffisant pour nous renseigner sur les pratiques médicales de cette époque, mais qui sont leurs rédacteurs ? Quelle était la place des médecins dans la société égyptienne ?

Ce qui frappe dans toute la littérature médicale égyptienne, c'est l'absence d'auteurs. Aucun traité médical de l'Égypte ancienne ne peut être attribué à un auteur particulier. On a recensé beaucoup de noms de médecins égyptiens, mais la documentation est essentiellement extra-médicale : inscriptions dans des tombes, sur des stèles, documentation administrative. Nulle part il n'est affirmé qu'une doctrine ou un remède ont été élaborés par un médecin particulier.

Cette absence d'auteurs reconnus s'explique par l'importance toute particulière de la médecine du palais royal. Après du roi d'Égypte était rassemblé un cortège de grands médecins dont le rôle était de répandre à travers le pays les bienfaits attendus de l'art médical. Ils agissaient au nom du roi, délégué des dieux sur terre et seul garant, selon le dogme, de la santé de ses sujets. Une telle conception ne permettait à aucun praticien de la cour de se présenter comme un véritable auteur. Toutefois, autour du personnage du roi, se trouvait un médecin qui portait le titre de «Grand des médecins du palais» et qui était le médecin personnel du roi et le chef de tous les autres médecins d'Égypte.

Le plus ancien de ces «Grand des médecins» qui nous soit connu, Hésy-Rê, portait le titre de «Grand des dentistes et des médecins». Il est probable qu'à la longue, de tels titres n'étaient qu'un indice de rang hiérarchique pour la corporation des médecins du palais.

L'activité principale de tous les praticiens de la cour était la rédaction de manuels médicaux, destinés au praticien de base, simple exécutant. Ils enferment ainsi l'activité quotidienne de ce dernier dans un cadre étroit : le médecin de tous les jours ne doit pas s'écarter des préceptes édictés par ses supérieurs hiérarchiques, sous peine de sanctions.



UN DES PANNEAUX DE BOIS trouvés dans la tombe de Hésy-Rê représente ce «Grand des médecins» de la III^e dynastie (-2700).

Pour comprendre cette organisation de la médecine du palais, on se fonde sur les mythes égyptiens, telle l'histoire de la querelle entre le dieu Horus, héritier présomptif du trône d'Égypte, et le dieu Seth, qui convoite cet héritage : Seth essaye d'abuser du jeune Horus qui, en se protégeant comme il peut, a les mains souillées par la semence de son rival. Isis coupe les mains de son fils, lui en fabrique de nouvelles, puis parvient à contaminer à son tour Seth en lui faisant ingurgiter la semence de son fils répandue sur des laitues dont il était friand. Alors, dit le mythe, du front de Seth sortit un disque d'or que le dieu Thot mit sur son front. La signification du mythe paraît être la suivante : la ruse (les pouvoirs magiques d'Isis) permet au monde civilisé et raisonnable (symbolisé par Horus) de faire un enfant au désordre (le monde désordonné de Seth) et d'engendrer un dieu (Thot) qui représente au mieux ce que sont, pour les Égyptiens, nos sciences appliquées (écriture, magie, médecine).

On a retrouvé dernièrement, dans un papyrus, une liste de titres de dignitaires de l'ancienne Égypte, liste qui place en face de chaque titre un nom de divinité qui symbolise la fonction qu'il incarne. Le «Chef des médecins et des dentistes», dont le rôle devait être analogue à celui de Hésy-Rê, est assimilé à «Thot né aux deux seigneurs», c'est-à-dire d'Horus et de Seth. Le recours au mythe peut expliquer ainsi l'organisation de la médecine égyptienne : sous la direction d'Horus-pharaon (celui qui doit rétablir l'ordre toujours en sursis), Thot-Grand-des-médecins (le technicien) est chargé de définir les moyens pratiques de la lutte contre Seth (représentant le désordre, la force destructrice, la maladie) et de les faire connaître dans tout le pays.

Entretiens avec Émile Noël



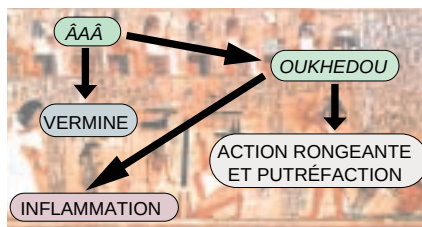
12 CLÉS POUR LE MÉDICAMENT

La plupart des médicaments actuels sont d'origine naturelle. Découverts le plus souvent par hasard, certains sont hérités du passé, d'autres sont plus récents. La quête de nouveaux produits toujours plus efficaces et mieux tolérés reste l'un des objectifs de la recherche de pointe.

Code : 2020 215 pages – 75 F



Bon de commande en p. 98



**6. DES FACTEURS PATHOGÈNES CIRCU-
LANTS** semblaient être la cause de nom-
breux processus morbides. Le *âââ*, émanation
corporelle d'essence divine, pouvait se trans-
former en vermine intestinale. Il se trans-
formait aussi en *oukhedou* dont l'action
décomposante provoquait les inflammations
et la putréfaction des chairs.

des démons, de liquides capables de se transformer dans l'organisme en éléments parasites variés.

En raison de ses transformations, ce *âââ* était tenu pour particulièrement dangereux. Les Égyptiens le croyaient notamment à l'origine de la vermine intestinale. Dans le passage du papyrus Ebers cité précédemment, le *âââ* est le sébum (une sécrétion grasse produite par des glandes sur la peau et sur le cuir chevelu), considéré comme une véritable semence. On peut supposer qu'il existait une théorie faisant jouer à ce *âââ*-sébum un rôle essentiel dans la multiplication de la vermine qui infeste le corps des hommes (les poux notamment). L'une des principales actions nocives du *âââ* est, nous allons le voir, d'être à l'origine de facteurs pathogènes très importants, les *oukhedou*.

Les *oukhedou*, éléments rongeants maléfiques

Nous avons vu comment le sang (sauf quand il devenait pathogène) était considéré comme le principal facteur vital du corps, celui qui «lie» les chairs et bâtit le corps. Les textes médicaux font jouer aux *oukhedou* et au sang des rôles opposés. Les *oukhedou* sont liés aux matières en décomposition. Le sang agit dans un milieu vivant, alors que la présence d'*oukhedou* est synonyme de vieillesse et de mort.

Selon les informations que l'on peut tirer des textes, les *oukhedou* seraient des substances animées par un souffle pathogène qu'on incorporait sans cesse en s'alimentant. Leur présence semblait expliquer la dissolution, sinon la putréfaction, de la nourriture dans le ventre de l'homme. Ils jouaient un rôle nocif en délitant la substance corporelle, ils s'opposaient aux processus de

cicatrisation (formation de pus par dissolution des chairs, action opposée à l'action liante du sang).

Les *oukhedou* provoquent la douleur par leur action rongeante. Cette idée est exprimée directement par le texte d'un paragraphe du papyrus Ebers : «Si tu procèdes à l'examen d'un homme qui est atteint de cela épisodiquement, cela étant comparable à la morsure des *oukhedou*». Les Égyptiens considéraient que la douleur résultait d'un grignotage des chairs.

Certains textes indiquent que le *âââ* peut engendrer les *oukhedou*, mais la nature de ces derniers est différente : l'action pathogène des *oukhedou* ronge le corps lui-même, tandis que le liquide fertilisant *âââ* est pathogène par les substances qu'il engendre (voir la figure 6).

Ces constructions théoriques, retrouvées par l'analyse des textes médicaux égyptiens, montrent que l'Égypte ancienne utilise une pensée médicale élaborée.

L'art médical égyptien reposait sur des traditions et des façons de faire millénaires, certainement en partie antérieures à la période historique. Au cours des siècles, une science des signes pathologiques, fondement de toute activité médicale, s'élabora afin de déceler l'état de maladie et de reconnaître les agents pathogènes nombreux, animés par des souffles nocifs. Ainsi la médecine égyptienne était remarquable à aux moins deux titres : le choix des médicaments qui, en dehors d'un simple usage traditionnel pouvant remonter à la préhistoire, obéissait parfois à des critères complexes ; le savoir théorique et les connaissances pratiques qui étaient demandés au médecin de l'époque.

Thierry BARDINET est chirurgien-dentiste et docteur en sciences historiques et philologiques de l'École pratique des hautes études.

T. BARDINET, *Les papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique*, Fayard, 1995.

P. GHALIOUNGUI, *La médecine des pharaons*, Robert Laffont, 1983.

M. D. GRMEK, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Payot, 1983.

G. LEFEBVRE, *Essai sur la médecine égyptienne de l'époque pharaonique*, PUF, 1956.

H. GRAPOW, W. WESTENDORF, H. VON DEINES, *Grundriss des Medizin der Alten Ägypter*, Berlin, 1954-1963.